

Réfléchir sur la mission de l'Eglise

La question des laïcs et de la mission de l'Eglise est aussi actuelle que délicate. Votre première approche a le courage et le mérite de faire s'expliquer un malaise. Peut-être la bonne manière de vous en remercier est-elle de faire l'effort de prendre à son tour la plume...

J'ai d'abord pensé à vous faire part de mes réactions à vos textes, particulièrement au dialogue dont vous vous faites l'écho et qui, par ses principaux accents, ouvre assez bien le dossier. Mais les réflexions qui le prolongent, rapprochées de rappels historiques éclairants, sont loin de dissiper le malaise et en restreignant le champ du problème entraînent peut-être à une impasse. Car, quelque importante que soit ici la question de l'Action Catholique, centrer le débat sur les appréciations contradictoires d'une formule malgré tout contingente de présence des laïcs à la mission de l'Eglise, c'est risquer de négliger une réflexion beaucoup plus fondamentale sur cette mission même, qui commande toute formule. C'est pourquoi, et aussi parce qu'on ne se sent autorisé à témoigner que de ce qu'on a vécu, je préfère partir de mon expérience personnelle, évidemment limitée, pour les quelques remarques qui suivent.

Ma situation est celle d'un professeur catholique de l'enseignement public. Je n'ai pas été spécialement préparé à la vivre ni par une éducation en milieu chrétien, ni par la J. E. C. et les groupes étudiants auxquels j'ai participé. C'est de l'intérieur — aidé par une tradition spirituelle qui me parvenait à travers la Paroisse Universitaire — que j'ai été amené à une conscience de plus en plus claire que ma présence de chrétien dans l'Université n'était pas à prendre comme un état de fait dont je m'accommodais mais comme une vocation positive et peut-être (je le crois du moins de plus en plus) comme une vocation *apostolique* privilégiée. En effet si cette situation est particu-

lière et comporte ses tentations, elle est aussi pour des chrétiens maîtresse de vérité et exigence d'approfondissement de l'idée de mission.

Ainsi, vis-à-vis de mes élèves, en m'interdisant toute transmission directe de la foi, elle m'empêche d'oublier le respect de la fragile liberté de personnes qui se construisent et que je dois aider à être elles-mêmes. Elle me pousse aussi à m'interroger sur la signification dans le dessein de Dieu de la tâche humaine à laquelle je me consacre sans arrière-pensée. En me faisant collaborer avec des collègues de tous horizons spirituels à un travail commun fondé sur le respect, elle m'apprend à œuvrer pour que les oppositions spirituelles s'expriment non dans la violence faite aux consciences mais dans la confrontation et le dialogue et elle m'amène ainsi, plus ou moins bien évidemment, à rencontrer autrui, à le reconnaître tel qu'il est, à respecter ce qu'il porte en lui de valeurs. Je pourrais développer. Trois leçons majeures me paraissent à souligner :

1) Reconnaître la valeur de l'humain. Ceci exige d'abord qu'on ne regarde pas l'humain comme un *moyen* de l'évangélisation, utile pour « atteindre » les incroyants. La tentation est plus insidieuse qu'il n'y paraît : le pragmatisme nous colle à la peau, paré des meilleures intentions.

Ceci signifie ensuite qu'au cœur de la mission du chrétien s'inscrit un rôle difficile de discernement et d'accueil des valeurs. Sans doute toute valeur créée est-elle ambivalente et capable de perversion si elle se ferme sur elle-même, et n'atteint-elle sa pleine dimension qu'ordonnée au Christ qui la sauve. Mais la frontière n'est pas tracée par l'adhésion explicite au Christ. La grâce de la foi ne m'assure pas l'exclusivité des valeurs conformes à l'Évangile, elle me donne de discerner sous les mille visages de la vie quotidienne l'Esprit œuvrant au cœur des hommes à l'avancée du Royaume. Elle me presse donc de reconnaître la valeur partout où elle est, de l'assumer en la vivant dans le mystère du Christ mort et ressuscité. Ce faisant, et pour autant que le reste de ma vie n'y contredise pas, elle me rend témoin de Celui en qui toute valeur, rache-

tée, trouve sa plénitude. Et nous rencontrons la deuxième exigence :

2) Une foi qui s'incarne dans toute notre vie d'homme. C'est en entrant dans l'histoire humaine que Dieu s'est révélé en Jésus-Christ. C'est dans la trame de nos vies, non au-dessus ou à côté, que le Christ se révèle en nous, et, peut-être par nous, aux autres. La mission passe par la conversion, et la certitude de la foi n'exclut pas mais postule la recherche patiente et pauvre de la fidélité quotidienne. Ceci entraîne une troisième requête :

3) La liberté du chrétien, autre visage de sa responsabilité. Il ne s'agit en effet ni d'une revendication d'autonomie du jugement vis-à-vis de la foi que nous recevons dans l'appartenance à l'Eglise et dont la hiérarchie est gardienne, ni d'une revendication d'individualisme en appelant à une Eglise mystique. C'est du cœur de la foi que jaillit l'obligation d'inventer sans cesse les comportements qui l'incarnent dans le quotidien. Et nous savons bien que cette recherche ne peut être solitaire.

Si, à travers les tâtonnements d'une expérience vécue, de telles leçons s'imposent à des laïcs, peuvent-ils ne pas éprouver de malaise quand ils voient si souvent le monde catholique, clergé compris, minimiser l'importance de ce qui est en jeu ?

Essayons donc de préciser. Ce faisant, on n'évite pas de rencontrer sur son chemin les formes présentes de vie des laïcs dans l'Eglise. Je voudrais qu'il soit entendu que dans ce que je vais dire je ne prétends ni contester le rôle historique de l'A. C. ni juger de son adaptation présente à la mission de l'Eglise, mais il y a, sinon des réalités, du moins des termes admis qui bloquent la réflexion.

Et d'abord la notion d'un « mandat ». Quoi qu'on puisse dire pour en délimiter la portée, il est au moins fâcheux de donner à croire que la participation des laïcs à la mission de l'Eglise est affaire de spécialistes, alors que baptême et confirmation y ordonnent tout chrétien. Cette ambiguïté s'accompagne d'une autre : l'Action Catholique est née, dans la découverte d'un monde coupé de l'Eglise, comme une sorte de relais, de pont, comme « un bras » de la hiérarchie. Quelles que

soient les images, elles suggèrent une tâche de suppléance et, au fond, ne laissent intégralement le laïc ni dans l'Église ni dans le monde. Est-il sûr que ce ne soit pas cette vision plus ou moins claire qui commande encore le comportement chrétien courant ?

Enfin, et plus profondément, l'équivoque gît dans le terme même d'*action* catholique. Il serait trop facile d'en montrer les ambiguïtés qu'illustrent la dialectique des distinctions théoriques et des confusions de fait sur les frontières de cette action, et les éternelles discussions sur la façon dont elle engage l'Église. Car le problème est-il d'une « action catholique » des laïcs ou d'une réflexion chrétienne pour la vie, liée à un témoignage d'Église ?

Il me semble que ce que nous cherchons patiemment, avec ou sans étiquette, c'est un style de communauté adulte qui nous éveille sans cesse à nos responsabilités par une réflexion à la lumière de la foi dans la charité fraternelle, libérée des puérités de consignes casernières et des sécurités adolescentes du coude-à-coude jusque dans l'action même. Or on se heurte à plusieurs difficultés :

— d'abord la pesée des méthodes des mouvements issus de l'A. C. J. F. sur le style de l'ensemble de l'A. C. On n'a pas toujours pris garde que des exigences particulières de pédagogie leur conféraient un caractère spécifique, malaisément transposable.

— ensuite une déformation du clergé plus habitué à s'occuper d'enfants, à la rigueur d'adolescents, que préparé à aider les adultes dont les exigences le surprennent et l'inquiètent.

— surtout des comportements et des habitudes de pensée qui engagent toute une conception de l'autorité et de l'obéissance dans l'Église, posées en termes de docilité et d'infaillibilité, qui sont des abus de confiance.

Mais ces obstacles s'évanouiraient-ils que nous pourrions n'être guère avancés. Il est trop clair qu'un style est l'incarnation d'une pensée, confuse ou réfléchie. Quand on recherche un nouveau style, on ne peut laisser longtemps dans l'imprécision l'idée qui s'exprimera en lui. Si on ne veut pas s'en-

gluer dans les recettes apostoliques, on ne peut donc faire l'économie d'une réflexion sérieuse et renouvelée sur la mission de l'Eglise. Mais — et c'est peut-être là le malaise central — on ne voit pas que le besoin en soit ni généralement ni profondément ressenti.

Pourtant la générosité apostolique de nos prêtres, les préoccupations pastorales de nos évêques ont été rarement aussi manifestes. Manifeste aussi, encore que parfois mal éclairé, le souci d'adaptation à des réalités mieux connues. Les études sociologiques commencent à s'empiler sur les bureaux des évêques et des états-majors des missions intérieures. Nous n'allons pas nous en plaindre ! Mais pourquoi faut-il qu'on ne puisse se défendre du sentiment que, si l'on peut dire, bien des fois « l'institution » précède « l'inspiration » ? Le moyen ne risque-t-il pas une fois encore de détourner à son profit l'attention au détriment d'une vision claire de la fin qu'il veut servir ? C'est pour nous un étrange paradoxe de constater qu'à notre faim d'une réflexion théologique à laquelle nous n'avons peut-être pas su nous rendre aptes nous-mêmes mais dont notre expérience nous dit l'urgent besoin, réponde le renouvellement des moyens et des formules... Est-ce nous qui devrions rappeler que toute pastorale incarne une vue théologique et qu'il importe de savoir laquelle ?

Qu'on nous permette donc de le redire : c'est au plus profond de notre expérience de laïcs que s'enracine la conviction que la présence de l'Eglise au monde d'aujourd'hui demande avant tout une réflexion sur sa mission, qui ne soit pas la seule affaire de théologiens isolés.

S'il est une chose que les laïcs attendent du Concile dans une espérance qui reste inquiète, c'est qu'en leur permettant de mieux se situer dans le mystère du Peuple de Dieu, il les guide dans leur recherche et les aide ainsi à mieux répondre à l'invitation de saint Pierre : « Soyez toujours prêts à rendre compte, à quiconque vous en demande raison, de l'Espérance qui est en vous, mais avec douceur et respect ».

Rouen

Pierre JAY
Professeur